

Dimanche le 10 ~~juin~~ 1915.

Mon cher Oudric,

J'ai reçu ta lettre de jeudi hier au soir samedi, à 10 heures; elle est longue et affectueuse, bien sincère surtout, et elle me prouve que tu ~~cherches~~ t'efforces d'être un bon fils. Continue, mon cher grand garçon, car nous en avons tous deux besoin, ta maman et moi.

Pour te récompenser de tes bons sentiments et de tes sages résolutions, je vais t'expliquer avec précision comment on nourrit les soldats aux tranchées. Tu vas comprendre que c'est une chose difficile et compliquée:

Et d'abord, nous ne pouvons pas préparer nos aliments dans les tranchées; il faudrait, pour cela, faire passer par d'étroits boyaux quantité de choses lourdes et encombrantes: eau, viande, légumes, café, bois, etc. L'ennemi apercevrait les fumées de nos feux et ses obus tomberaient sans relâche sur les marmites et les cuisiniers. Donc il faut, de toute nécessité, que nos repas soient préparés au loin et apportés la nuit.

Les nôtres sont ceints à 10 kilomètres d'ici, 10 km tu entends bien. Pour cela, on se sert de cuisines roulantes. Une cuisine comprend 2 parties: 1° un avant-train, analogue à celui des pièces d'artillerie, et dans lequel on loge les provisions du jour; 2° la cuisine, sorte de grande chaudière en acier, divisée en 2 compartiments, avec foyer au-dessous, cheminée au-dessus; la cuisine s'accroche à l'avant-train et roule sur les roues tout en continuant à cuire. On peut y préparer le bœuf en même temps, soit le café et la soupe grasse, soit

du rata de pommes et du boeuf rôti; les compartiments sont assez grands pour contenir le repas de 25 hommes (effectif de guerre d'une compagnie d'infanterie).

Ces explications données, voici ce qui se passe chaque jour. D'abord, de grand matin, les cuisiniers reçoivent les vivres pour la journée du lendemain; vite ils épluchent les légumes, moulent le café, cassent le bois, puisent de l'eau, chauffent la chaudière. A 6 heures du soir tout est prêt dans les marmites bouillantes. Alors les difficultés commencent. On attelle les 2 chevaux à la cuisine, et à la nuit tombante on se met en route pour les tranchées; on marche sans lanternes, sans bruit, sur les accotements de préférence, afin d'être moins visible; on change de chemin fréquemment, parfois même il faut rouler à travers champs. Et pourquoi tout cela? Parce que l'ennemi veut à tout prix nous empêcher de manger, bombarde sans les chemins entre 10 heures et minuit; et parfois il atteint son but: un 10<sup>e</sup> écrase 2 chevaux, conducteurs et cuisine, j'en ai vu un exemple.

Donc, après bien des péripéties la machine arrive au commencement des boyaux; il faut bien qu'elle s'arrête là. Elle y rencontre ce que nous appelons "la corvée de soupe"; ce sont des hommes chargés, à raison de 2 par escouade, d'apporter les vivres jusqu'à la tranchée. L'un porte en sautoir 2 bidons de vin, 1 bidon d'eau-de-vie, et une musette pleine de morceaux de viande; à la main il tient une marmite de café (4 ou 5 litres). L'autre se charge de la marmite de bouillon ou de rata, et comme collier il se passe une corde qui traverse 2 faisins de 1 kg. 500. Ajouté à cette charge obligatoire, le courrier, les paquets envoyés aux soldats, les petites commissions pour les camarades, et tu comprendras

que ces 2 malheureux sont chargés littéralement comme des bêtes de bât. Oh! si affublés de choses lourdes et encombrantes, ils doivent parcourir, 2 heures durant, dans la nuit noire, des boyaux larges de 60 centimètres environ souvent boueux et toujours reboteux; tu devines ce que peut être leur marche dans de telles conditions: ils sautent, ils sautent, ils sautent, ils trébuchent, ils chancellent, ils se heurtent; quand un obscur arrive, il faut se coucher, et plus vite que ça, au risque de renverser les marmites et bidons; pour faire un croisement, il n'y a qu'un moyen: rejeter la charge sur les parapets, se baïsser dans le fond du boyau pour que le passant vous engambe, puis reprendre son fait et repartir. Tu comprends maintenant pourquoi nos repas ne nous arrivent jamais intacts, une partie a été répandue dans les boyaux et les faisins sont recouverts de boue.

Vers 11 heures, la corvée de soupe arrive aux tranchées, avec des marmites froides depuis longtemps; les 2 malheureux s'étendent n'importe où et dorment comme des bêtes; leurs camarades d'escouade arrivent, et le caporal distribue les vivres. Cela encore ne va pas tout seul, parce qu'il fait noir, que certaines hommes essaient de tricher, que les rations de vin et d'eau-de-vie sont toujours insuffisantes, que l'eau fait totalement défaut. Ce partage achevé, sous l'œil méfiant de la lune ou dans le brouillard épais, les soldats se mettent à table; je veux dire que, debout dans la tranchée, leurs abdominaux placés sur la banquette de cuir, le fusil appuyé contre eux, ils se mettent à peler leur pain (à cause de la boue), à essuyer assiette ou gamelle avec un papier, à toucher leurs doigts boueux dans le pain de leur sautoir, et enfin à manger. Vers minuit, c'est fini; chacun retourne à sa place, quel qu'en soit le lieu, qui au

poste d'écoute, qui au Ferric, qui à la corvée de  
brassement.

On voit clairement l'une des conséquences de la guerre  
actuelle : notre nourriture coûte très cher à l'État, on ne  
nous donne que des denrées de première qualité et en quantité  
suffisante, enfin on emploie un personnel et un matériel  
considérables pour nous ravitailler ; et bien, malgré tout  
cela, nous sommes mal nourris, d'aliments froids et  
toujours les mêmes, et nous mangeons dans des ustensiles  
sales avec des mains plus sales encore. Et tu sais, quoi qu'on  
fasse, on ne pourra pas améliorer cette situation ; c'est l'une  
des plus grandes misères de la guerre, parce qu'elle est de tous  
les jours de toutes les heures ; la plupart des gens peuvent peu  
à cela, et bien crois-moi : en réalité les ~~les~~ soldats souffrent  
plus de leur alimentation insuffisante que du froid, des coups  
et des veilles au créneau.

— Maintenant que j'ai longuement causé avec toi, presque  
comme avec un grand camarade, je vais te charger de toutes  
mes commissions du jour. A maman : sa lettre du 6 lui est arrivée  
avec la fièvre et elle est gentille de faut s'occuper de moi ; je  
trouverai sans doute son colis ce soir, à l'arrivée de la corvée de soupe  
~~jointe~~). A Lijé : je lui suis bien reconnaissant d'être avec  
vous, de s'occuper de vous, de rassurer maman. A Albert :  
je pense souvent à sa petite primrose rose ; sa prochaine lettre  
me montrera s'il a beaucoup d'appis, mais je veux que personne  
ne l'aide, si peu que ce soit. A Gus : tu distribueras, en  
mettant tout ton cœur, mes baisers les plus affectueux,  
et naturellement tu en garderas q. q. uns pour toi.  
Bon papa cheri  
Jean